

La transe et la mort chez Benjamin Fondane

par Oleg Poliakow

- 104 -

« L'expérience de la vie, c'est-à-dire beaucoup d'imagination. »
Emmanuel Levinas

« Une vie accomplie est comme une œuvre d'art : hantée d'une mémoire singulière mais porteuse d'un message apte à éveiller dans les autres consciences ce qu'il y a d'humain en chacune d'elles. »

Eliane Amado Lévy-Valensi

« *Être attentif* ». – Mon approche d'une œuvre littéraire ou poétique¹ est moins déterminée par le souci d'en rendre compte par les influences qu'elle a subies, ou de la rapprocher de telle autre – par exemple Baudelaire de Poe – pour en éclairer le sens, que par celui d'accepter – chose éminemment délicate lorsqu'il s'agit d'un poète – le « cadeau » qu'il me fait de son œuvre. Car celle-ci, comme le dit Paul Celan, transporte avec elle du destin et n'est destinée qu'à ceux qui sont « attentifs »².

Nous verrons qu'en certaines circonstances cet adverbe – *attentif* – ne détermine plus l'être (je suis attentif à), mais le déploie par le jeu de l'imagination,

et le déborde parfois jusqu'à la folie. *Attentif* donc à ce qui ne s'annonce qu'au crépuscule de la conscience, à l'instant où elle s'endort dans l'espoir d'un « cœur qui entende »³. Et ce qu'il entend est souvent intraduisible en mots humains. Sauf pour un poète. C'est pourquoi j'aime entendre ce qu'il me dit pour m'assurer, à mon tour, d'avoir bien entendu. Et peut-être alors qu'il le sait lui aussi.

« La poésie cherche des amis, nous dit Benjamin Fondane, non du public. Ainsi, peut-être, au moyen du clandestin, retrouvera-t-elle son caractère sacré, son auditoire ésotérique. A condition, bien entendu, que le lecteur, qui est un confident, tienne de son devoir d'ébruiter le secret et, pour cela, se donne la peine de recopier ou de faire recopier le manuscrit-matrice.

La poésie sera pour quelques-uns – ou ne sera pas du tout »⁴.

« Recopier le manuscrit-matrice » n'est-ce pas « ébruiter le secret » que le cœur entend ?!

1 Benjamin Fondane, *Baudelaire et l'expérience du gouffre*. Paris : Seghers, 1972. Cet essai est le prolongement de la communication donnée par Oleg Poliakow aux Journées Fondane organisées par Monique Jutrin et la Société d'études Benjamin Fondane à Annot en août 2011. (Note de la rédaction.) Exergues : Emmanuel Lévinas, *Quatre lectures talmudiques*. Paris : Minuit, 1982, p. 20. Eliane Amado Lévy-Valensi, *La névrose plurielle*. Paris : Aubier, 1992, p. 23.

2 Paul Celan, *Lettre à Hans Bender*, in Martine Broda, *Dans la main de personne*. Paris : Cerf 1986, p. 110. « Les poèmes, ce sont aussi des cadeaux – destinés à ceux qui sont attentifs. Des cadeaux qui transportent avec eux du destin ».

3 Rois I, 3, 9. Réponse de Salomon à Dieu : « Donne à ton serviteur un cœur qui entende ».

4 Benjamin Fondane, *Le mal des fantômes*. Paris : Verdier poche, 2006, p. 208.

« *Vanité des vanités* ». – Fidèle à la démarche de son maître et ami Chestov, Benjamin Fondane procède dans *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, à une véritable « chasse aux idéals » à laquelle il nous convie. Il relève, débusque avec finesse et pertinence, tout ce qui de près ou de loin évoque l'emprise de la raison sur l'homme, – en l'occurrence ici sur le poète – tout ce qui, d'une façon générale, apparaît au monde « écrasé » par le *soleil de la conscience*. Qu'il n'y ait dès lors rien de nouveau sous un tel soleil, ne l'ignorent que ceux qui jour après jour enfermés dans le château des évidences, l'explorent, l'explorent encore et toujours pour en sortir, et tels des mouches ne cessent de se cogner douloureusement aux vitres dont la transparence éveille l'espoir insidieux d'un accès facile à l'espace de liberté.

Pas de réel profit donc, *sous le soleil*⁵ de la conscience, nous dit Fondane ! C'est-à-dire dans ce monde où l'être est l'évidence. L'apparaître du monde, consubstantiel à la conscience, est alors ce « château » auquel je faisais allusion tout à l'heure, et dans lequel le philosophe se débat, et avec lui le psychologue et même ce surdoué de l'abus de conscience qu'est le psychanalyste.

C'est ce « château » que Fondane s'applique à démolir. Et pour ce faire, à l'instar de son maître et ami il privilégie l'approche apophatique, avec toutefois une nuance, et non des moindres. Comme Chestov il a besoin, toujours besoin, pour activer sa pensée, de prendre appui sur un auteur, au demeurant respecté, qu'il soumet à une critique serrée. Pour Fondane ce sera Valéry⁶, thuriféraire s'il en est du « château ». A la différence cependant de Chestov cette « critique serrée » devient chez Fondane, et cela grâce à

5 Je m'inspire ici de l'Ecclésiaste.

6 Je me suis parfois demandé ce qu'aurait été ce livre de Fondane sans Valéry en contre-point.

Baudelaire, un tremplin à même de suggérer un envol possible. Une *ouverture*.

En rupture d'être. – Une implicite *ouverture* anime ainsi sa critique. Précisons immédiatement que cette ouverture à laquelle nous convie Fondane est rarement de l'ordre d'une extase bienheureuse. Elle s'impose à l'homme comme une *rupture d'être* qui le conduit dans l'angoisse à la subir en la refusant, ou à la vivre en s'y engageant.

Malheureusement cette *ouverture* si elle est « objectivée », thématifiée, donc mise au jour, ne peut l'être qu'en passant sous les « fourches caudines » d'une raison qui, comme de juste, ne peut que la faire disparaître. En effet, comment *faire être*, et *faire apparaître*, une *rupture d'être* ?

Il va donc me falloir pour la dire, compter sur une autre ouverture, sur une autre *rupture d'être*. Et c'est là que je ne puis faire appel qu'à vous lecteur qui, tout comme moi, « hypocrite lecteur », est familier des *Fleurs du Mal*, et de l'œuvre de Fondane. Pourquoi ? Parce que, comme le dit Fondane, qu'il s'agisse d'*Hamlet* ou des *Fleurs du Mal*, « nous n'y comprendrions rien si nous n'avions frôlé, aussi peu que ce soit, dans notre vie intérieure, "le coup d'aile de la folie", "de l'imbécillité" »⁷. C'est-à-dire la *rupture d'être*. Pour comprendre Fondane et les *Fleurs du Mal* il nous faut donc, parce que *libérés*, ne serait-ce qu'un instant, de l'*illusion du « château »*, avoir senti dans notre vie intérieure le frôlement de l'aile de la folie. Même brutal, le choc est salutaire. On s'en remet, on en revient toujours, mais un peu « autre » à tout jamais, et désormais « attentifs » dans le sens de Paul Celan.

Être attentif. – Marqués à tout jamais par ce « coup d'aile de la folie », notre premier mouvement cependant est de *nous en dissocier*, de faire en sorte qu'il nous devienne étranger. Or, il ne le devient jamais. Le « coup d'aile de la folie » imprègne un univers qui

7 *Ibid.* Ch. XXXII p. 367.



désormais nous hante, l'univers du « petit souillon » et de son jouet, un rat vivant. Alors, nous dit encore Fondane, « nous avons tous peur, une peur panique, de cet univers qui grouille en nous et hors de nous ; et c'est pourquoi nous criions que ce qu'il nous faut, avant tout, ce sont des idéals »⁸. Des idéals sages, à l'image de cet « enfant beau et frais » méprisant son jouet couvert de plumets et de verroteries.⁹ Il nous faut le « château » que nous ne voulons plus ! Et c'est pourquoi l'univers du « petit souillon » nous fascine. Il nous fascine parce qu'il annonce le « château » démoli, et donc l'instant où libérés nous étions « autre » sans le savoir. « Les métamorphoses du vampire » ! « La charogne » ! C'est ici qu'il nous faut être « attentif », être sur le seuil.

« Nous sommes tous dès lors dans la tragédie – c'est toujours Fondane qui parle – nous cherchons tous, plus ou moins, une *issue*. Mais nous craignons d'en prendre conscience – je dirais quant à moi « lever la dissociation » – nous devinons bien qu'une fois là, il

y a de tout autre chose que du plaisir esthétique, autre chose qui nous mènera *Dieu sait où*. »¹⁰

Autant s'en protéger. Certains – je fais allusion à Mr Teste – l'ont tenté avec succès.

Etre lucide. – Gènes. Nuit du 4 au 5 octobre 1892. « ... Nuit effroyable – passée sur mon lit – orage partout – dans ma chambre éblouissante par chaque éclair – et tout mon sort se jouait dans ma tête. Je suis entre moi et moi ... » Et plus tard : « ... Je m'étais fait un regard ». Puis, dans une lettre à Gustave Fourment : « ... Les deux morts valables de ces jours derniers, le Poète et l'indéfinissable célébrité qui disparurent ont, pour nos rêveries, le sort qu'ils ont accumulé ... »¹¹

Ces notes personnelles inédites relatent l'état de crise gravissime par lequel est passé Paul Valéry. Il y a tout lieu de penser que ce regard qu'il s'est fait à la suite de cette *nuit frôlée par le coup d'aile de la folie*, est probablement celui de Mr. Teste.

Fondane, qui ignorait ces notes inédites, l'a très bien perçu.

« Avec une parfaite intuition, nous dit-il, Valéry a senti que l'homme éprouve toujours une attraction irrésistible pour tout ce qui est susceptible d'accroître les pouvoirs et l'autonomie de l'intelligence, de même qu'il éprouve une espèce de méfiance latente pour toute tendance de l'esprit à faire fond sur les forces obscures dont nous sommes le siège, ces forces fussent-elles celles qui nourrissent le talent ou le génie. »¹²

Et de verser au dossier ces deux remarques de Paul Valéry relatives à la création littéraire : « J'aimerais infiniment mieux, dit-il, écrire dans une entière

8 *Ibid.*, p. 368.

9 Baudelaire, *Le spleen de Paris, Le joujou du pauvre*. Paris : Gallimard Pléiade, 1964, p. 255.

10 *Ibid.*, p. 368. (Souligné par Fondane).

11 Paul Valéry, *Œuvres T I*. Paris : Gallimard Pléiade, 1975, *Introduction biographique*, p. 20.

12 Benjamin Fondane, *op. cit.*, p. 15.

lucidité quelque chose de faible, que d'enfanter à la faveur d'une transe : un chef d'œuvre d'entre les plus beaux ». Et ailleurs : « Je préférerais avoir composé une œuvre médiocre en toute lucidité qu'un chef d'œuvre à éclairs, dans un état de transe. »¹³

La médiocrité, sinon rien !

A l'évidence la transe faisait peur à Valéry. Non seulement parce qu'elle pouvait, même sur un mode mineur, « réactualiser » l'expérience vécue au cours de cette nuit du 4 au 5 octobre 1892, mais aussi parce qu'elle sentait le souffre d'une pensée, celle de la mentalité primitive décrite par Lucien Lévy-Bruhl, et à laquelle adhérait Fondane.

La transe : viol, extase et péché

Transe et transgression. — *Transe* vient de *trans* « de l'autre côté » et de *ire* « aller ». A l'origine donc, *transir*. Dans le sens de *mourir*, *transir* fut en usage jusqu'au XVI^e siècle. Quant au déverbal *transe*, il désignait l'*agonie* et le *trépas* encore au XVII^e siècle.

L'emploi du mot *transe* pour désigner l'état d'une personne en état de *sommeil magnétique* ou *hypnotique* (1891, Huysmans ; 1862, *trance*) est un emprunt à l'anglais *trance*, qui remonte à l'ancien français *transe* qui s'employait déjà au Moyen-âge avec le sens de *songe*, *extase* (1245), en particulier dans le domaine amoureux.¹⁴

Transe revêt actuellement trois significations.

a) Le plus souvent « passer de l'autre côté », c'est-à-dire « trépasser », « agoniser », d'où le dérivé *transe* signifiant « agonie ».

b) « Entrer en transes » signifiait « se séparer peu à peu de soi-même », d'où l'emploi de *transe* pour désigner un accès d'exaltation mystique.

c) Plus rarement, « traverser », « pénétrer » ; ainsi

peut-on être *transi* de froid, c'est-à-dire entièrement pénétré par le froid.¹⁵

Transir dont le sens initial est *passer de l'autre côté* n'est pas sans évoquer un autre mot étymologiquement « cousin », celui de *transgression*.

Transgression vient lui aussi de *trans*, tout comme *transir*, et de *gradi* dont le sens est *marcher*. D'où *marcher de l'autre côté*. On le trouve sous la forme de *transgredir* et *transgreder* au XV^e siècle. Il passera ensuite dans la langue juridique avec le sens de *violier la loi*. Actuellement, il a pour sens *passer par-dessus un ordre, une obligation, une loi* (Le Robert).

Le viol, la loi et l'extase. — Ainsi entrer en transe reviendrait à violer la loi. Laissons de côté la loi dans son sens juridique, et ne considérons que la loi dite naturelle de la raison, celle du « bon sens » rationnel et social de notre vie quotidienne, de notre paisible confort. La transe se rit de ce « bon sens », mais celui qu'elle « saisit », « transit », même d'extase, ne peut s'y abandonner sans éprouver au plus profond de son âme les « tourments » de la faute, du péché, en raison peut-être de l'infini qu'elle lui promet. La transe est toujours un excès d'âme et d'imagination très au-delà parfois du supportable. Elle est extase et horreur. Aile de la folie. Entrer en transes signifie toujours « se séparer peu à peu de soi-même », c'est-à-dire *perdre son identité*, ou risquer de la perdre, devenir « autre », transgression suprême parce qu'on quitte une trop commune nature.

« Ce goût qu'il professe pour l'extrême, l'absolu et le profond », nous dit Fondane, en parlant de Baudelaire, « il l'appelle précisément 'le goût de l'infini'. (...) Quoi que Baudelaire entende par 'infini', c'est toujours du 'principe de toutes choses', de la vie qui déborde les formes, du monde en tant que créé et non seulement pensé, qu'il s'agit ; l'acte qui se propose de le saisir, de le vivre, ou de l'exprimer est toujours

¹³ *Ibid.*, pp. 23 et 24.

¹⁴ *Dictionnaire historique de la langue française*, Alain Rey, article «transir».

¹⁵ Sources : « *Les curiosités étymologiques* ». Paris : Belin, 1996.



conçu comme un excès, une audace. Et, bien que Baudelaire nous recommande d'user de cet excès et de ne pas fuir cette audace, il n'hésite pas pourtant à y voir un péché, une faute. On ne peut concevoir, ce semble, une position plus idéale du problème. »¹⁶

Problème qui se pose donc ainsi : D'une part, la vie qui déborde les formes, le « goût de l'infini » qui invite

la conscience « à trouver en elle-même plus qu'elle ne peut contenir »,¹⁷ l'ouverture sur un irrationnel qui « force » l'accueil, et d'autre part, la faute, le péché d'avoir entrouvert la porte à ce qui, dans l'esprit seulement de la transgression, peut s'apparenter au gouffre. Vivre une telle vie, c'est s'immerger dans la vie, y accéder enfin alors qu'elle ne cesse de nous échapper. C'est, « attentif », vivre en transe.

La transgression. – Ce « goût de l'infini » baudelairien, cette « tendance de l'esprit à faire fond sur les forces obscures », la « culture moyenne de l'Européen » pour le dire avec Kafka, ne peut le supporter. En ce sens Fondane a raison de souligner l'importance pour cette « culture » du pouvoir et de l'autonomie de l'intelligence. Contrevenir à cette culture revient à transgresser l'ordre établi, devenir à ses yeux un apprenti sorcier doublé d'un délinquant. Et si d'aventure l'infini s'invite dans un poème, « sans nuire toutefois à sa beauté, ce qu'on veut – ce 'on' se rapporte à Valéry – c'est empêcher que cela se sache, que la transgression devienne *consciente* »¹⁸.

Il importe dès lors à la « culture moyenne de l'Européen » de tout mettre en œuvre pour que cette conscience, – malgré tout active à sa façon – ne s'actualise pas, et ainsi que l'homme ne puisse jamais entrevoir la possibilité de vivre autrement et de penser « au-delà de l'essence ». Et s'il le fait, alors il n'est plus de ce monde. Mais peut-il ne pas le faire ? Il est porteur de cette déchirure occasionnée par une rupture d'être. Et cette déchirure, qui ne se dit et ne s'apaise que par un inassouvi désir d'infini, le marque définitivement au fer rouge. Un désir qui, selon Emmanuel Lévinas, se révèle être un *savoir* sans intentionnalité – sans mémoire – savoir « d'une dimension de hauteur

¹⁶ Benjamin Fondane, *Baudelaire et l'expérience du gouffre*. Paris : Seghers, 1972, Ch. II, p. 26.

¹⁷ Emmanuel Lévinas, *Transcendance et hauteur* in *Liberté et commandement*. Fontfroide : Fata Morgana, 1994, pp. 68 et 69.

¹⁸ Benjamin Fondane, *op. cit.*, p. 24. (C'est Fondane qui souligne).

ouverte dans l'être »¹⁹.

En termes psychologiques, la transgression habite son âme, dont la transe, décrite plus haut, n'est que la métaphore de l'événement immémorial, mythique, surgissant toujours d'un passé qui ne fut jamais au présent, et surgissant lorsque l'occasion ici-bas l'appelle ou le convoque.

« Il nous semble, à nous, reconnaît Fondane au terme de son étude sur Baudelaire, que rien au monde, ni l'Occasion, ni le Gouffre, ni les dieux ne peuvent avoir le pouvoir de réveiller autre chose que le manifeste dans le latent, le papillon dans la chrysalide ; mais réveiller dans la banalité la plus plate les fulgurations, les explosions de l'absurde, du merveilleux, cela, décidément, nous semble impossible. »²⁰

Rabbi Nachman de Bratslav, ce sage d'entre les sages, le dit à sa façon et en termes hassidiques. « Le Saint, béni soit-Il, donne la connaissance²¹, et cette connaissance (*DA'A*), le Saint, béni soit-Il, la donne à l'homme qui possède suffisamment de connaissance pour demander de la connaissance. » Suffisamment de désir pour désirer.

Et d'où vient ce désir « suffisant » pour pouvoir désirer, d'où nous vient cette connaissance, cette *DA'A* mystérieuse « d'une dimension de hauteur ouverte dans l'être » ? Quelle en est l'origine ? On ne peut éluder cette question.

L'ouverture dans l'être

L'ange de la mort. – J'y répondrai en recourant à un passage on ne peut plus éclairant du livre de Chestov *Sur la balance de Job*. Soit dit en passant, tout le Baudelaire de Fondane s'y trouve, comme vous allez vous en

convaincre. Mais je ne l'ai pas choisi pour cela.

Pour nous introduire au mystère de la « double vue » de Dostoïevski, Chestov nous rapporte un apologue tiré, comme il le dit d'un « livre ancien et très sage » – à l'évidence il s'agit du Talmud. Voici cet apologue. Ce sera un peu long.

« L'Ange de la Mort qui descend vers l'homme pour séparer l'âme du corps est entièrement couvert d'yeux. Pourquoi cela ? Qu'a-t-il besoin de tous ces yeux, lui qui voit tout au ciel et qui n'a besoin de rien distinguer sur la terre ? Je pense que ces yeux ne lui sont pas destinés. Il arrive que l'Ange de la Mort s'aperçoive qu'il est venu trop tôt, que le terme de l'homme n'est pas encore échu ; il n'emporte pas alors son âme, il ne se montre même pas à elle ; mais il laisse à l'homme une des nombreuses paires d'yeux dont son corps est couvert. Et l'homme voit alors, en plus de ce que voient les autres hommes et de qu'il voit lui-même avec ses yeux naturels, des choses nouvelles et étranges ; et il les voit autrement que les anciennes, non comme voient les hommes, mais comme voient les habitants des 'autres mondes', c'est-à-dire que ces choses existent pour lui non 'nécessairement', mais 'librement', qu'elles sont, et qu'au même instant elles ne sont pas, qu'elles apparaissent quand elles disparaissent et disparaissent quand elles apparaissent. Le témoignage des anciens yeux 'de tout le monde', contredit complètement celui des yeux laissés par l'ange. Or, comme tous les autres organes des sens et même notre raison sont en connexion étroite avec notre vision ordinaire et puisque l'expérience humaine tout entière, individuelle et collective, s'y rapporte aussi, *les nouvelles visions paraissent illégales, ridicules, fantastiques et semblent être le produit d'une imagination dérégulée*. Encore un pas, et ce sera la folie, semble-t-il ; non pas la folie poétique, l'inspiration, dont il est question même dans les manuels de philosophie et d'esthétique et qui sous les noms d'Eros, de Manie, d'Extase fut tant de fois décrite et justifiée où et quand il le fallait, mais cette folie qu'on traite dans les cabanons. *Alors, c'est la lutte entre les deux visions, lutte dont l'issue est aussi problématique*

19 Emmanuel Levinas; *Transcendance et hauteur*, in *Liberté et commandement*. Fontfroide : Fata Morgana 1994, p. 69.

20 *Op. cit.*, p. 364.

21 Le terme hébreu est *DA'A*, faculté innée conférée par la Providence, très proche, à mon sens, du désir lévinassien.

et aussi mystérieuse que ses débuts.

- 110 -

Dostoïevski a été certainement un de ceux qui possédèrent cette double vue. Mais quand fut-il donc visité par l'Ange de la Mort ? Le plus naturel serait de supposer que cela eut lieu lorsqu'au pied de l'échafaud on lui lut, ainsi qu'à ses camarades, l'arrêt de mort. *Il est probable, pourtant, que les suppositions 'naturelles' ne sont déjà plus de mise ici. Nous pénétrons dans le domaine de l'antinaturel, de l'éternellement fantastique par excellence* et si nous voulons y entrevoir quelque chose, il nous faut renoncer à toutes les méthodes, à tous les procédés qui jusqu'ici donnaient à nos vérités, à notre connaissance, une certitude, une garantie. Il est possible qu'on exige de nous un sacrifice plus important encore. Il faudra, peut-être, que nous soyons prêts à admettre que la certitude n'est pas le prédicat de la vérité ou, pour mieux dire, que la certitude n'a absolument rien de commun avec la vérité. »²²

Tout le *Baudelaire* de Fondane, comme je vous l'avais annoncé, est dans cet apologue. Si « Dostoïevski a été certainement un de ceux qui possédèrent cette double vue » consécutive à l'erreur providentielle de l'Ange de la Mort, Baudelaire en souffrit aussi. Nous sortons ici du naturel, comme le dit Chestov, nous pénétrons dans le fantastique. Qui jamais pourra accorder le moindre crédit à cette histoire !

Etre créé. – C'est au contact de l'annonce *surnaturelle* d'une mort suspendue – et non de cette annonce au pied de l'échafaud ou sur la croix qui ne font que la convoquer – que le « fait d'être moi » est interpellé à jamais. Il s'agit là, non d'une expérience qu'il nous est loisible de déloger de notre mémoire pour la partager en en faisant état. Je suis « moi » à l'instant où le monde s'efface, et moi avec lui. Rien d'empirique ne préside à cette interpellation. Aucune intentionnalité. Et pourtant il faut l'attester.

22 Léon Chestov; *Sur la balance de Job*. Paris : Flammarion, 1971, pp. 31 et 32. (Je souligne)

L'annonce *surnaturelle* d'une mort suspendue qui interpelle à jamais le « fait d'être moi » est de l'ordre d'une conviction inébranlable – inquiétante et à la fois apaisante, – mais toujours en contrepoint ici-bas, de *n'être que créé*.

C'est au chapitre XII de l'Ecclésiaste que Kohelet, vieillard au seuil de la mort, sort enfin du « château » – de sa tombe – et nous invite comme il s'invite probablement lui-même au souvenir du « Créateur ». « Souviens-toi de ton Créateur ! »

Le Créateur, en hébreu B-O-R + Aleph. Aleph qui termine ce mot, ne se prononce pas, il est, nous dit Claude Vigée, « mélodie sourde, musique inaudible et sans mots qui soutient l'édifice entier de la parole articulée »²³ ; il est, précise-t-il, « le signe de l'antériorité, de la présence muette cachée du Seigneur au plus profond de chaque homme »²⁴. Car, sans cet Aleph le *Créateur* devient *tombe, fosse et cachot*, B-O-R en hébreu – BOR sans l'Aleph – un gouffre. Pour qui le renie « *l'univers lumineux de la vérité se mue rapidement en lieu de mort* ; mais celui qui l'accepte, le revendique, le sert, devra passer vaillamment à travers toute l'aventure des nations, subir souvent ici-bas des épreuves historiques terrifiantes : elles s'étendent jusqu'à la Shoah qui s'est abattue en plein XXe siècle, dans l'Europe aux racines civilisées, soi-disant chrétiennes, sur ma propre génération »²⁵.

Et sur la personne de Fondane, dont le « triste moi », « débordant les fins rationnelles de l'œuvre », aspirait à l'immortalité et espérait l'éternité.²⁶

La présence de Dieu. – Pour terminer un autre apologue qui ouvre lui sur le rêve, sur la puissance du rêve et sur la mort, et rejoint ainsi le mot de Lévinas mis en exergue.

23 Claude Vigée, *Dans le creuset du vent*. Paris : Parole et Silence, 2003, p. 180.

24 *Ibid.*, p. 176.

25 Claude Vigée, *Le fin murmure de la lumière*. Paris : Parole et Silence, 2009, p. 54. (Je souligne)

26 Benjamin Fondane, *op. cit.*, p. 381.

« Tu m’as fait rêver, et tu m’as vivifié », ²⁷, chante Ezéchias guéri à l’adresse de Dieu, alors que le prophète Isaïe au nom de l’Eternel l’avait condamné à mort. A cet instant-là, à l’instant précis de la condamnation, l’aile de l’ange de la mort effleurait Ezéchias, sa vie s’en allait. Mais voilà qu’au cœur de ce monde qui se défait, qui se décompose, Dieu intervient, fait rêver Ezéchias, et le guérit.

Il n’est rien dit, dans le Talmud, de la nature de ce rêve. Nous pouvons néanmoins penser que selon toute vraisemblance, il est de l’ordre d’un imaginaire, d’une transe où les images de Dieu et de l’homme se rencontrent en Aleph.

« Ce n’est que dans l’Enfer, nous dit Fondane, que Baudelaire pressent, – *mais n’oublions jamais que Fondane, lorsqu’il parle de Baudelaire, parle de lui-même* – ce n’est que dans l’Enfer que Baudelaire pressent non une issue, non ‘l’issue d’homme’ dont parlait le singe de Kafka, mais la grande solution de la liberté que la ‘culture

moyenne de l’Européen’ avait délibérément écarté. Ce n’est que dans l’Enfer que Baudelaire sent encore une promesse de la présence de Dieu. » ²⁸

Dieu s’annonce donc en Enfer. Pour Fondane ce fut – comme s’il le pressentait – l’Enfer de Birkenau, là où le Diable éteint tout au carreau de l’auberge – pensez à Job. Fondane est-il un sacrifié de la vie ? Je ne le pense pas car il était porteur – et ce sera le mot de la fin que je laisse à Claude Vigée – du « germe divin » qui n’a cessé de susciter « les prophètes du vouloir-vivre dans l’infortune ». ²⁹ Il était porteur de l’Aleph inaugural au plus profond de l’enfer des hommes.

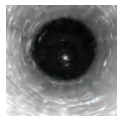
27 Isaïe 38: 16. Le sens littéral est en fait: « Tu m’as rendu force et santé » (vétaḥaliméni véhaḥaiéni). Lecture talmudique (Berakhot 55a) : « Tu m’as fait rêver et Tu m’as vivifié ». Pourquoi ? Vétaḥaliméni qui vient de ḥalim (sain, valide, bien portant) est compris comme ḥalimah (fait de rêver). Quant à véhaḥaiéni, il signifie bien « et Tu m’as fait vivre ».

28 Benjamin Fondane, *Baudelaire et l’expérience du gouffre*. Paris : Seghers, 1972, Ch. XX p. 224.

29 Communication faite au colloque consacré à l’œuvre de Benjamin Fondane. Mémorial de la Shoah, Paris, 21 mai 2006. *Cahiers Benjamin Fondane*.



J e voudrais confesser ici la fraternité d'âme, la complicité secrète qui me lie depuis si longtemps à un homme que je n'ai jamais rencontré dans cette vie, mais qui a pénétré en moi par l'emprise de sa parole, par-delà le mal, au-delà de la nuit. [...] La mélodie âpre et obstinée de la poésie de Fondane a donc accompagné bientôt en sourdine, tel un *nigoun* à la fois étrange et familier, mon propre cheminement de poète et de survivant. « Celui qui veut comprendre le poète, nous enseigne Goethe, doit se rendre au pays de la poésie » : ce n'est pas celui de n'importe qui. Les esprits forts de tous ordres affirment que la poésie ne sert à rien. Ils ont bien raison : en effet, la poésie ne sert à rien, si ce n'est à nous apprendre à vivre et à mourir – un savoir inutile, comme chacun sait.





Ruth Adler, *Croquis*. Détails pages 106 et 111.

Portrait de Gabrielle Bernheim Rosenthal, par Ernest Laurent, juillet 1916.

